XIII' ANNÉE - N° 4096 - LUNDI 3 MARS 1902

# LA CROIX

## DE ROUBAIX-TOURCOING

PARIS, VIII'
5, rue Bayard, 5,
Téléphone : 514,36 — 524,45

24, Grande-Rue, 24 — 85, Rue des Ursulines, 85

LILLE
15, rue d'Angleterre, 15,
Téléphone : 672

ADVENIAT REGNUM TUUM

*Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie française.*

# LA JOURNEE

**Dimanche et lundi réjouissances, prières et actions de grâces à travers tout l'univers catholique : en 1810, le 2 mars, est né Joachim Pecci, et en 1878, le 2 mars, Joachim Pecci est couronné sous le nom désormais immortel de Léon XIII. Que Dieu nous le garde longtemps !**

×

**Dom Albertario, le vigoureux prêtre-journaliste de Milan, est moribond.**

×

**Les Boers continuent de coûter cher aux Anglais, et l'on n'est pas là de voir la fin.**

×

**M. Waldeck-Rousseau se remet de son accident ; mais il faut des précautions et des soins.**

×

**Nous recommandons la liste des candidats du P. O. F. : c'est du Nord qu'ils se lèvent comme de vrais champignons.**

### LE CRUCIFIX

Vous qui pleurez,
venez à ce Dieu, car Il pleure.
Vous qui souffrez,
venez à Lui, car Il guérit.
Vous qui tremblez,
venez à Lui, car Il sourit.
Vous qui passez,
venez à Lui, car Il demeure.

VICTOR HUGO.

## NE L'OUBLIEZ PAS !

Nous lisons dans le *Progrès du Nord* portant la date du 16 février :

« Les députés réactionnaires continuent d'encombrer nos administrations et d'y être beaucoup plus influents que les députés qui soutiennent le gouvernement républicain. »

Quand, au cours de leurs tournées électorales, les candidats ministériels affirmeront, dans l'intérêt de leur candidature, que leurs adversaires n'ont aucune influence, nos amis leur répondront par cet extrait du *Progrès du Nord*.

## Ce qui nous menace

Si, aux prochaines élections, la masse à peu près saine du pays ne fait pas un vigoureux effort d'ensemble, et contre le parti ministériel et contre le parti socialiste révolutionnaire ; si elle n'empêche pas les intolérables doctrines du socialisme de prévaloir, avec les élus de la démagogie, elle se condamne d'avance à subir le plus lourd despotisme que jamais peuple ait connu.

Aucune tyrannie ne serait comparable à celle du socialisme, qui *ferait disparaître* l'individu et investirait la société seule de tous les droits et de tous les pouvoirs.

### PETIT CALENDRIER

*Dimanche 2.* — **III' du Carême.** — Ador. : Ecaires (Collège), Hauxy.

Soleil : lever 6 h. 44, coucher 5 h. 42. — Lune : lever 1 h. 18 m., coucher 10 h. 25 m.

*Mardi 4.* — **Saint Casimir**, confesseur non pontife. — Ador. : Estrad. Valsedennes (Petites-Sœurs des Pauvres), ador. nocl.

Soleil : lever 6 h. 40, coucher 5 h. 45. — Lune : lever 2 h. 57 m., coucher 13 h. 08 m.

## « Vous rétablissez l'équilibre »

« Souvenez-vous qu'il y a un livre plus philosophique que le *Compère Mathieu*, plus populaire que le *Constitutionnel*, plus éternel que la charte de 1830 : c'est l'Ecriture Sainte. Et ici un mot d'explication.

Quoi que vous fassiez, le sort de la grande foule, de la multitude, de la *majorité*, sera toujours relativement pauvre, et malheureux, et triste. A elle le dur travail, les fardeaux à pousser, les fardeaux à traîner, les fardeaux à porter.

Examinez cette balance : toutes les jouissances dans le plateau du riche, toutes les misères dans le plateau du pauvre. Les deux parts ne sont-elles pas inégales ? La balance ne doit-elle pas nécessairement pencher, et l'état avec elle ?

Et maintenant dans le lot du pauvre, dans le plateau des misères jetez la certitude d'un avenir céleste, jetez l'aspiration au bonheur éternel, jetez le paradis, contrepoids magnifique !

**Vous rétablissez l'équilibre.**

La part du pauvre est aussi riche que la part du riche.

C'est ce que savait Jésus, qui en savait plus long que Voltaire.

Donnez au peuple qui travaille et qui souffre, donnez au peuple, pour qui ce monde-ci est mauvais, la croyance à un meilleur monde fait pour lui.

Il sera tranquille, il sera patient.

La patience est faite d'espérance.

Donc ensemencez les villages d'évangiles. Une Bible par cabane. Que chaque livre et chaque champ produisent à eux deux un travailleur moral....

La tête de l'homme du peuple, voilà la question. Cette tête est pleine de germes utiles. Employez pour la faire mûrir et venir à bien ce qu'il y a de plus lumineux et de mieux tempéré dans la vertu.

Tel a assassiné sur les grandes routes qui, mieux dirigé, eût été le plus excellent serviteur de la cité.

Cette tête de l'homme du peuple, cultivez-la, défrichez-la, arrosez-la, fécondez-la, éclairez-la, moralisez-la, utilisez-la ; vous n'aurez pas besoin de la couper ».

Les lignes qui précèdent n'émanent ni d'un membre du clergé, ni d'un de ces moines que vient de proscrire le ministère Waldeck-Rousseau.

Elles sont du grand écrivain auquel le Gouvernement, tous les corps constitués, la France entière rendent un solennel et inoubliable hommage et dont les anticléricaux forcenés s'efforcent actuellement d'accaparer la mémoire.

On les trouvera, en effet, dans *Claude Gueux*, qui fut écrit par Victor Hugo en 1834, c'est-à-dire alors que le grand poète était dans la plénitude de la vigueur et du génie.

## GAZETTE DU JOUR

### AVEU PRÉCIEUX

Dans un de ses récents discours, M. Caillaux, ministre des finances, a avoué que le monopole des allumettes ne rapporte à l'Etat qu'un bénéfice dérisoire, inférieur à ce que serait le produit d'un impôt modéré sur la libre fabrication.

Et pourtant les allumettes sont vendues au public à un prix décuple de leur valeur.

Quel bel aveu de l'infériorité de l'Etat considéré comme industriel !

Même les bénéfices apparents de certaines entreprises d'Etat se changeraient en déficits si l'on tenait compte des frais de premier établissement, perdus et noyés dans la dette générale.

Tout ce que font les gouvernements en dehors de leurs attributions normales, ils le font plus maladroitement que les particuliers... et plus cher.

### AMI DU PAUVRE PEUPLE

On a dit souvent que l'état était le pire des patrons, que pour l'ouvrier il n'a pas d'entrailles.

Cela devait changer, on aurait pu le croire, avec un ministère dont le frère de misère baron Millerand est le socialiste ornement.

Il n'en est rien.

Les ouvriers allumettiers se sont mis en grève à Pantin et à Aubervilliers.

Voici d'après un journal du soir, organe officieux des intentions de M. Waldeck-Rousseau et de son collègue Millerand, dans quelles dispositions se trouvent ces représentants de l'Etat patron.

Il faut espérer, dit ce journal, que ces grévistes ne s'obstineront pas dans un conflit qui, s'il se prolongeait, obligerait l'administration à s'approvisionner d'allumettes, pour longtemps peut être, à l'étranger.

Les journaux, admirateurs de Millerand, seront bien venus de crier contre les patrons qui, en présence de grévistes opiniâtres, menaceront de fermer leur usine.

C'est tout juste ce que fait Millerand à l'égard des ouvriers de Pantin et d'Aubervilliers, avec cette circonstance aggravante que le sieur Millerand se dispose non pas à supprimer un travail, dont il est le maître, mais à donner à des étrangers le travail d'usines nationales dont il n'est que l'administrateur.

### SIX BALLES

L'*Echo meusien* signale les hauts faits d'un instituteur, franc-maçon de la Meuse qui, après avoir tourné en dérision devant ses élèves l'enfer et l'éternité des peines, a décroché le crucifix et l'a jeté dans un tas d'immondices. Le maire de la commune indigné, fit remettre le Christ en place. Mais le dimanche suivant, l'instituteur se rendit à l'église ; pénétra dans la sacristie et déclara au curé, « qu'à l'occasion, il lui f... six balles dans la peau. »

Et c'est à de pareils maîtres que les familles chrétiennes pauvres sont obligées par la loi de confier leurs enfants.

### POÈTE ET CARDINAL

Une des principales distractions de Victor Hugo était, comme on sait, de monter sur les impériales d'omnibus et notamment de ceux qui traversent les quartiers populeux.

Un jour, comme il grimpait sur l'un de ces véhicules, il passa devant le cardinal Lavigerie qui se tenait sur la plate-forme, allant à la rue du Regard, où était le siège de ses missions africaines. Le cardinal reconnut le poète et, montant incontinent derrière lui, il vint s'asseoir à ses côtés sur l'impériale.

Comme Hugo, surpris, considérait Mgr Lavigerie, celui-ci lui dit en s'asseyant :

« Excusez-moi, mais... je n'ai pas voulu que vous fussiez plus près du ciel que moi ».

Et la conversation s'engagea, très cordiale, comme de cardinal à « cardinal ».

### UNE VIERGE ET UN BON DIEU

On nous apporte un bien joli trait d'un enfant d'Arras :

Ce bambin, — quelques années à peine, — élève d'une école laïque, dit l'autre jour à sa mère :

— Je ne veux plus aller à mon école.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a pas de Sainte-Vierge et qu'on y parle jamais du Bon Dieu que vous me faites prier ici le soir avant d'aller me coucher...

La mère, bonne chrétienne, ayant un mari très indifférent, sinon sectaire, répondit à son fils :

— Il faut raconter cela à ton papa, moi, je n'y puis rien...

Quand le père eut entendu l'antienne de son fils :

— C'est ta maman qui t'a appris cette leçon, n'est-ce pas ? Histoire de femme que tout cela !...

Mais l'enfant, suppliant et pleurant, s'accrochant aux bras de son père, continuait à lui dire :

— Je veux aller à une école où il y ait une Sainte-Vierge et un Bon Dieu...

Et le père, bon homme au demeurant, se laissant enfin toucher par ces larmes d'enfant :

— Eh bien ! oui, ne pleure plus, c'est entendu, tu iras à une école où on te parlera de Dieu et où tu apprendras ton catéchisme, tant pis de ce qu'on me dira...

Et voilà comment, une école libre d'Arras, compte depuis mercredi un élève de plus.

### POUR S'ORIENTER

Il est arrivé à tous les touristes, au cours d'une excursion, d'être, à un moment, désorientés et de n'avoir pas sur eux de boussole pour retrouver leur direction. Notre confrère le *Vélo* leur indique un moyen très simple pour remédier à l'absence de l'aiguille aimantée. Il leur suffira de se mettre en quête d'un champ de choux rouges, puis de se placer de manière à regarder le cœur de ces choux. Ces cœurs sont toujours inclinés du côté du Midi et dès lors, rien de plus facile que de s'orienter.

Seulement il faut trouver le champ de choux rouges, ce qui n'est pas toujours commode.

### NOUVEAU PAIN

S'il faut en croire le journal le *Wiesbadner Général Anzeiger*, une invention remarquable viendrait d'être faite à Elteville (Nassau), Allemagne.

Un honnête boulanger de la localité fabrique un pain tout nouveau qui conserve sa fraîcheur pendant 30 jours, nous disons trente jours !

Ce pain, de première qualité et d'un goût excellent, ne renferme aucune trace de moisissure après un mois de garde.

Le boulanger a fait breveter son invention dans tous les pays ; il a dû pour cela sacrifier son petit pécule, 8.000 fr. environ, dit. Actuellement, il ne lui manque que les fonds nécessaires pour tirer parti de son invention ; mais il est probable que l'intendance de l'armée achètera le brevet.

### CONSULTATION

Le docteur. — Très grave. Il vous faut renoncer à tout travail de tête.

Le client. — Impossible, docteur, ce serait ma ruine.

Le docteur. — Pourquoi ? vous êtes journaliste, écrivain ?

Le client. — Mais non, je suis coiffeur.

## « Ne payons rien de plus »

Les sénateurs ont, sans difficulté, accordé lundi au ministère Waldeck Caillaux le troisième douzième provisoire sollicité pour le mois de mars. Il s'agit d'une somme de trois cents et quelques millions.

Ce n'est pas suffisant pour « passer les mois d'hiver » et surtout « les mois de printemps » ; mais c'est toujours un acompte de quelque importance, et la situation financière est tellement grave que le gouvernement ne peut pas négliger, même les plus modestes bénéfices.

Déjà, en effet, *les deux cent soixante-cinq millions* que l'emprunt chinois a mis dans les coffres ministériels *sont complètement* épuisés et les coffres du Trésor public sont à sec.

Les impôts rentrent avec la plus grande difficulté. Les traitements des magistrats de la Cour d'appel de Paris n'ont pu être intégralement payés le mois dernier et les modestes employés de cette même Cour n'ont pu toucher « leur mois » au jour de son échéance. Les adjudicataires des fournitures de l'Etat ont grand'peine à échanger leurs mandats contre du numéraire. Enfin si les arrérages de la dette ont pu être servis en janvier aux porteurs de rente, on reduute vivement en haut lieu, paraît-il, de ne point trouver les trois cents millions nécessaires au paiement des coupons d'avril.

Sans doute les fonds des caisses d'épargne et de la Caisse des dépôts et consignations sont là : n'est-il pas dangereux d'y toucher ?

Comment donc le ministère se procurera-t-il non seulement l'argent nécessaire à la vie du pays, mais encore celui qu'il faudra employer au succès de la coalition socialo-dreyfusarde ?

M. Caillaux fait grand fond sur la bonne volonté des contribuables : il leur a fait adresser, depuis un grand mois déjà, dans presque toutes les provinces, les feuilles de contribution. Certain mécontentement s'est fait jour aussitôt, car de fortes majorations se trouvent sur la plupart des cotes.

Mais en dépit d'un mouvement de mauvaise humeur, beaucoup de bons Français sont tout prêts à s'en aller chez le percepteur et à lui payer la totalité de leurs impôts.

C'est là une générosité bien mal placée ! Et nous ne saurions trop résister à notre bon cœur et aux avertissements de MM les Percepteurs qui ne manqueront évidemment pas de faire du zèle et de multiplier aussitôt que possible leurs réclamations.

La loi dispose formellement que le contribuable doit seulement et uniquement les douzièmes échus. Pendant le mois de mars qui va commencer, nous sommes tout juste débiteurs des deux premiers douzièmes de notre dette totale envers l'Etat.

**Ne payons rien de plus à notre percepteur**, quel que puisse être notre chagrin de le contrister, et, aux objurgations qu'il pourra nous faire, répondons simplement qu'il ne nous appartient pas de donner à nos ennemis des armes pour nous combattre.

## UN DISCOURS de M. HENRY COCHIN

### Récompenses honorifiques aux vieux ouvriers

Nous détachons quelques extraits du discours prononcé à la Chambre, le 6 février, par M. Henry Cochin, relativement aux récompenses honorifiques décernées aux vieux ouvriers.

L'honorable député s'est attaché à prouver que, dans les sphères gouvernementales, régnait une véritable fantaisie pour la distribution des médailles.

Voici un exemple que je soumets particulièrement à M. le Ministre. Il s'agit de trois ouvriers de la commune de Bierne dans le département du Nord. Ces braves gens ont fait leur demande en 1899. Il ne pouvait y avoir aucune difficulté sur la durée de leurs services. Elle était, dès lors, supérieure à trente ans ; ils ont été toujours employés régulièrement, matériellement sans interruption, et dans la même maison, qui est la malterie Bairnaert à Bierne. Ceux qui réclamaient si légitimement la récompense de leur travail étaient au nombre de trois, lorsqu'ils ont fait leur demande, en 1899. Depuis ce temps, les jours de l'an et les 14 juillet se sont succédé, et les honnêtes gens ont en vain interrogé le *Journal Officiel*. Rien n'est venu.

Au cours de cette longue attente, la question s'est, hélas, bien tristement allégée. Un des trois ouvriers est mort, c'était naturellement le le plus ancien ; il avait, si je ne me trompe, au moment de sa demande, trente-sept ans de services dans la même maison ; en mourant il pensait à l'injustice dont il était victime, et disait tristement à son directeur d'usine : « Enfin, je n'aurai tout de même pas eu ma médaille. »

Les deux autres, monsieur le ministre, ont eu au moins une consolation ; je vais vous dire comment, et vous verrez qu'ici vraiment l'affaire devient surprenante : vous ne leur avez pas donné une médaille qu'ils sollicitaient, monsieur le ministre, et qui leur était vraiment due pour leurs longs travaux ; mais vous leur avez donné une autre distinction honorifique ; vous êtes donc assuré qu'ils sont respectables et méritants. Vous l'avez reconnu vous-même. Oui, les deux braves gens dont je parle appartiennent à une usine importante, admirablement organisée, suivant les principes de la science et du progrès. Cette usine, la malterie Bairnaert, a obtenu à l'Exposition universelle une récompense considérable, une médaille d'or.

Suivant un principe excellent que vous avez mis en vigueur très justement, les ouvriers des établissements primés, ont pu recevoir des récompenses comme « collaborateurs ».

Or, précisément, les travailleurs dont je prends ici la défense, MM. Mahieu (Edouard) et Dupeiras (Gustave), ont été récompensés à l'Exposition universelle comme « collaborateurs ». N'est-ce pas dire que leur moralité, leur honorabilité, leur zèle intelligent au travail est hors de discussion ? Il est peu probable, monsieur le ministre que vous les ayiez compris parmi les lauréats de l'Exposition sans une enquête sérieuse.

Pourquoi l'enquête qui a paru favorable pour décerner les récompenses de l'Exposition universelle ne l'a-t-elle pas paru pour justifier la récompense de trente-quatre et trente-six ans de services ? Vraiment c'est à n'y rien comprendre....

Que les hautes récompenses honorifiques, les décorations qui sont si avidement recherchées, que la Légion d'honneur, que les palmes académiques soient, en quelque façon et dans une certaine mesure, réservées par les gouvernements à leurs amis politiques, c'est presque une nécessité ; il est malheureusement impossible peut-être qu'il en soit autrement ; il en a toujours été plus ou moins ainsi. Mais vraiment on devrait faire exception pour les médailles données aux ouvriers. Peut-on considérer comme des personnages politiques, de vieux ouvriers, des vieillards, tout absorbés pendant de longues années par le travail le plus régulier et le plus patient ? Je vous assure que quand ils se voient refuser ces médailles, ils n'y comprennent rien. Ils voient décorés autour d'eux des amis, des voisins employés dans l'usine à côté, dont le patron — car tout arrive — a quelquefois la même opinion politique que leur patron. Et eux, ils sont oubliés ! Ils ont été rayés. Pourquoi ? Ils ne peuvent le deviner.

Mais alors, je le répète, ils ont le sentiment qu'une injustice est commise. Ils ne peuvent concevoir pourquoi le hasard ou la fantaisie préside à ces distributions....

J'ai confiance que M. le ministre du commerce me donnera une réponse de nature à satisfaire les vaillants ouvriers dont je parle et qui attendent depuis quatre ans sans avoir en rien mérité cette punition. *(Applaudissements).*

M. Millerand, ministre du commerce, et après lui, le rapporteur, M. Astier, ont donné à M. Cochin la seule réponse à laquelle il pouvait s'attendre : une pirouette !

## DÉPÊCHES DE LA NUIT

### LÉON XIII

Le Pape a adressé dimanche au cardinal Richard une lettre autographe et un magnifique bouquet à l'occasion de sa 84e année.

## LE BANQUET DE LA VITICULTURE

La Société de Viticulture et d'Ampélographie a donné, ce matin, son banquet annuel à l'Hôtel Continental, sous la présidence de M. J. Dupuy.

Le ministre de l'Agriculture avait à sa droite : M. Gomot, sénateur, et à sa gauche M. Ed. Gaze, député.

Citons encore parmi les personnes présentes : M. Tisserand, président de la Société ; M. Prosper Gervais, secrétaire général ; M. J. Cazelles, chef du cabinet civil du Ministre de la Guerre ; MM. Paul Rouvier, sénateur, du Périer de Larsan, député ; MM. Saint-René Taillandier, Poubel, de Lapparent, Duvergier de Hauranne, Comte de Chadon de Briailles, etc...

Au dessert, M. Tisserand, le président, se lève.

Après un toast très applaudi au Président de la République, au nom des Viticulteurs de France, il entre de plein pied dans l'étude des causes de la crise actuelle que subit la vente des vins et il insiste spécialement sur ce point que la principale cause de la mévente est la grande production de vins mauvais ou médiocres dans ces deux dernières années.

La vente des mauvais vins a diminué d'autant celle des bons.

Après avoir préconisé certaines réformes relatives aux procédés de fumure, de culture et de taille il s'élève contre l'errement qui consiste à sacrifier la quantité à la qualité. Sur un marché encombré, seule la qualité se vend bien. Que faire alors des vins médiocres ? « Encouragez la distillation et voici pour ces vins le seul véritable débouché. »

En terminant, M. Tisserand fait appel à la solidarité pour effectuer le groupement des forces viticoles et procurer ainsi des débouchés à l'intérieur et à l'extérieur. Il propose à ce sujet l'exemple de la « coopérative danoise » pour la vente des beurres qui a donné de si beaux résultats.

Enfin il porte la santé du ministre actuel de l'Agriculture dont il fait l'éloge.

### Le discours de M. Dupuy ministre de l'agriculture

M. Jean Dupuy, ministre de l'Agriculture, se lève à son tour.

Il met en relief les causes de la crise viticole. Il est regrettable qu'après avoir triomphé de fléaux multiples, le viticulteur ne puisse vendre même à perte le produit de son travail, mais on ne doit pas désespérer de l'avenir.

Les troubles du marché proviennent de différentes causes : l'importation, surtout celle d'Algérie, la production artificielle ; le manque de clairvoyance de certains viticulteurs qui ont par une culture intensive produit des vins qui n'avaient pas les qualités d'antan surtout les qualités de conservation et de tenue.

Il faut faire de bons produits pour développer la consommation et faciliter la vente.

Au deuxième rang des causes de la crise, il faut citer la falsification et la fraude. Les lois votées sur la fraude sont insuffisantes ; le ministre insistera toujours pour le vote du projet de loi générale sur les fraudes qui ne peut quoiqu'on en ait dit gêner les intermédiaires sérieux, mais seulement les fraudeurs.

Une autre cause de la crise est le manque d'entente du monde viticole, qui fait que le producteur n'est plus maître du marché, mais se trouve à la merci des intermédiaires et des commerçants. C'est par les syndicats, les coopérations et les Sociétés de crédit qu'on arrivera à améliorer la situation, qu'on augmentera la consommation de vins à l'intérieur et qu'on trouvera à l'étranger des débouchés tout au moins appréciables.

Les associations ne devront pas hésiter à signaler les fraudes.

Une autre cause de mévente est que certains viticulteurs des Charentes et d'Armagnac ont vendu sous le nom de fine champagne et d'Armagnac des produits ou entretient des alcools du Nord.

Il faut qu'à l'avenir on ne puisse exposer, mettre en vente ou vendre des vins ou des eaux-de-vie d'un pays que lorsqu'il n'y entrera pas d'autre substance.

Le seul moyen d'aboutir sans porter atteinte aux intérêts des producteurs d'alcool du Nord, c'est de trouver dans l'éclairage la force motrice et le chauffage, des débouchés pour ces alcools du Nord.

C'est ce que le ministre s'est efforcé de faire, notamment par l'organisation d'expositions utilisant de la sorte ces alcools.

Il s'efforce de prouver ainsi sa bonne volonté et le fera toujours.

En remerciant le président du témoignage flatteur qu'il a porté sur lui, le Ministre boit à la « santé viticole », et à la rénovation prochaine de la viticulture.

A l'issue du banquet les récompenses suivantes sont décernées :

*Croix de chevalier du Mérite agricole* à M. Bosson Girard, viticulteur à Marseille, président de l'« Union viticole » des Bouches-du-Rhône.

*Palmes académiques*, à M. Prosper Gervais, secrétaire général de la Société de Viticulture de France.

### ÉLYSÉE

Le Président de la République a fait remettre aujourd'hui 500 fr. au trésorier de l'Association des Anciens Elèves de l'Ecole Normale supérieure et 500 fr. au trésorier de la Saint-Cyrienne.

Le Président de la République, accompagné des deux secrétaires généraux de la Présidence, a visité ce matin, à 10 heures, l'exposition des animaux gras, au Grand-Palais. Il a été reçu par MM. Jean Dupuy, ministre de l'agriculture ; Méline, Tisserand, Vassilière, de Lagoisse, etc...

### L'ÉTAT DE SANTÉ DE M. WALDECK-ROUSSEAU

Les docteurs Babinsky et Poirrier ont rédigé le bulletin suivant, ce matin, à 10 h., après avoir examiné à nouveau le Président du Conseil :

« Etat satisfaisant. Le Président a, ce matin légère fièvre et ressent une vive douleur à l'épaule gauche sur laquelle les médecins

---

FEUILLETON N° 21

## L'ABBÉ MARCEL

PAR

RAOUL DE NAVERY

Près des *Homélies* se trouvaient les *Confessions*, la peinture la plus vraie du cœur de l'homme ; ici l'auteur a laissé parler le chrétien, et c'est le front dans la poudre et comme en face du tribunal sacré qu'Augustin a déroulé les pages de sa vie. Penchants réprimés, ambitions de rhéteur, passions de jeune homme, amitiés vives, égarements, repentir, il a tout dit ; mais dans quelle langue ! avec quels mots, quelle douleur, quelle décence ! quelle philosophie à côté de cette foi ardente et de cet amour inextinguible ! Comme il a bien passé toutes les jouissances de ce monde, et qu'il les a trouvées légères, sachant bien, dit-il en parlant du bonheur, qu'avant qu'il pût le tenir dans sa main il allait s'échapper comme tous les bonheurs de ce monde.

A côté des *Confessions* étaient les *Lettres* de saint Jérôme, les *Œuvres* de saint François de Sales, tous ces livres forts et doux qui ont pour emblème le lion endormi dont Samson trouva la gueule pleine de miel ; source abondante et féconde, mêlée de sang et d'eau comme le ruisseau qui jaillit de la poitrine du Sauveur ; manne sans corruption possible, pain de la parole qui rassasie l'âme. Si l'homme du monde connaissait ces grandes choses qu'il regarde comme trop ascétiques, et qu'autrefois on lisait en famille, si le poète étudiait les odes enflammées écrites par plusieurs saints, si les artistes entraient dans le secret de ces vies scindées en deux parts : les austérités et l'extase, ils comprendraient mieux la religion, ils retrouveraient la corde sacrée qui manque à leur lyre profane, ils marcheraient sur les traces de ces peintres qui, comme Angelo de Fiesole et Fra Bartolomeo, ne peignaient leurs madones qu'à genoux.

Que l'on ne s'y trompe pas ! L'antiquité a fait découler ses codes, sa philosophie, sa poétique et ses œuvres d'art de son Olympe peuplé de dieux et de déesses ; la société moderne ne produira que des fruits morts si les sciences, les arts, la morale cherchent leur principe en dehors du christianisme.

LV

A l'angle de la glace placée sur la cheminée de l'abbé Marcel se trouve une lettre jaunie par le temps, usée aux angles, coupée aux plis ; elle porte des timbres nombreux : elle est venue du midi de la France, dans ce pays sans couleur et sans vie.

Souvent l'abbé Marcel la regarde, quelquefois il l'ouvre... Alors une faible rougeur monte à ses joues, un pâle sourire glisse sur ses lèvres... puis il la replie lentement, la met à la même place et, regarganl son crucifix, il murmure : *Fiat voluntas tua !*

Voici ce que contient cette lettre :

« Mon cher Marcel,

« Il y a plus de vingt ans, nous habitions la même vallée ; le même horizon pur nous entourait, les mêmes montagnes dominaient nos étroites demeures et nous respirions ensemble cet air qui s'embaume de toutes les fleurs de nos campagnes. Tu as parti, toi ! Moi je suis resté dans ce nid préféré à tous les séjours de la terre et, comme toi, comprenant que le monde ne pouvait rien m'offrir qui fût capable de satisfaire mon âme, j'entrai au séminaire.

Le Séminaire ! que de choses suaves ce mot me rappelle ! Quelles études mystérieuses, quelle ferveur brûlante, quels élans vers Dieu dont nous sommes les serviteurs, et qui un jour obéira à notre parole ; avec quelle ardeur on se plonge dans les merveilles d'une théologie dont chaque page est marquée du sang d'un martyr, dont chaque dogme fut défendu en face des bourreaux et qui appelle à concourir à son œuvre tous ceux qui possèdent la bonne volonté.

« Oui, ces années furent heureuses et bénies ! Une sainte impatience me faisait cependant devancer l'avenir, j'avais soif de prendre une place parmi ceux qui combattent les armes à la main ; mon zèle brûlait de se répandre.

« Qui dira jamais les joies contenues pour nous dans les jours qui nous voient franchir, tour à tour, les degrés du sacerdoce, depuis le premier des ordres mineurs jusqu'à l'ordination suprême Que de bonheurs intimes, que de jouissances ineffables.... Le monde nous plaint souvent, quand il regarde notre soutane noire et l'isolement de notre vie. Ah ! s'il savait quel céleste compagnon nous nous sommes choisi ! Enfin, j'ai revêtu les ornements consacrés. Je m'agenouille homme ... Je me relève prêtre.

« Mais pourquoi te rappeler ces choses, Marcel, tu les connais aussi bien et mieux que moi-même ; tu les as ressenties avec plus de consolations encore !

« Mais il est bon, il est doux de revenir sur les bienfaits de Dieu pour l'en bénir et lui donner toute louange !

« Je restai à Dax. L'évêque m'aimait ; il savait combien je tenais à ce coin de terre, et quelle nostalgie m'eût saisi si j'avais quitté nos landes et la vue des Pyrénées.

« Je devins successivement vicaire, puis curé ; le digne pasteur se faisait vieux, il me choisit pour secrétaire. Un peu plus tard, je fus nommé vicaire général.

« J'ai toujours aimé et étudié les grandes règles de l'éloquence ; j'ai comme tous les méridionaux, la parole facile et imagée, il n'en fallut pas davantage pour me donner une réputation d'orateur ; mes sermons furent suivis et, malgré moi, j'eus ma part de ce bruit qu'on appelle la réputation, le succès.

« L'évêque mourut.

« Ah ! Marcel, je te l'avoue, mon cœur fut saisi d'une profonde angoisse ; ce vieillard avait été mon guide, mon père spirituel et mon maître ; je croyais que, privé de ses conseils, je serais incapable de tout bien.

« Mais quel fut mon saisissement quand on m'annonça que j'étais désigné pour le remplacer, moi, chétif, faible, qui ne me soutenais que par les leçons et les exemples de sa haute vertu. Je refusai ; on insista. On fit valoir tant de motifs, on me parla au nom de tant d'autorités que, m'humiliant sous ce poids qui me chargeait devant Dieu d'une si grande responsabilité, je me rendis aux prières de tous.

« Je suis élu, je suis évêque.

« J'ai bien souvent songé à toi, Marcel ; tes lettres dans lesquelles débordait souvent une tristesse navrante, les défaillances de ton cœur, tes élans nouveaux me révélaient cette lutte acharnée que tu as si volontairement acceptée, si noblement soutenue et qui épuise tes forces. Tu n'es pas vaincu, mais tu as besoin de repos. De plus forts se seraient rebutés plus vite. Va, Dieu est content et ta journée de semeur a été rude. Prends ton septième jour et repose-toi...

« Il y a ici, pour toi, une place de chanoine, paisible et douce ; tu auras ta stalle au chœur de ma cathédrale et ta place à mon foyer. Dans les tournées pastorales tu m'accompagneras, et nous reverrons ensemble la maison, le jardin que nous habitâmes tous petits.

« Accepte, Marcel, ne refuse pas une existence dont les loisirs te sont devenus nécessaires. Tu reprendras les études que tu as négligées pour mettre ton langage à la portée de ceux qui t'écoutent. Tu te plongeras avec moi dans les grandes sources de la science sacrée ; nous travaillerons pour Dieu, pour la foi, pour le progrès chrétien ! et, crois-le, cette œuvre ne sera pas sans mérite !

« Réponds-moi sur le champ, afin que j'écrive à ton évêque pour obtenir que tu viennes me rejoindre dans un pays où tel seul me manques.

« *Laus Deo !*

« † Louis. »

Il y avait quinze ans que l'abbé Marcel avait reçu cette lettre.

En achevant de la lire, il était tout tremblant.

Certes, la tentation était forte ! Il y avait longtemps qu'il souffrait, qu'il travaillait sans rien recueillir de cette terre mauvaise. Jamais plus rude existence ne fut rendue plus amère. Ni loisir dans le jour, ni consolation dans le ministère, ni amitiés autour de lui ! Une solitude absolue.... Encore, cette solitude était-elle envenimée, attristée par tous ceux qui auraient dû tenter de la rendre moins amère.

Tout homme, d'ailleurs, garde en lui-même, quelle que soit sa modestie, la conscience de sa valeur L'humble desservant savait qu'il se trouvait à Avon bien au dessous de la place à laquelle il aurait pu prétendre. Ses études, les qualités sérieuses de son esprit, sa logique solide, une patience chercheuse pour découvrir et suivre les filons de la science, toutes les qualités qui distinguaient le bénédictin, au temps où le savoir se réfugiait dans leurs paisibles retraites, l'abbé Marcel les possédait

(*Suivre*)